

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

LE RÉVEIL

PÔLITIQUE—LITTÉRATURE—THÉÂTRE—BEAUX-ARTS

VOL. 2

MONTRÉAL, 9 MARS 1895

No. 27

SOMMAIRE :

PRIME A NOS ABONNÉS.— CONDAMNATION EPISCOPALE, *Duroc*.— AUTREFOIS ET MAINTENANT : La " *Minerve* " et les Décrets, *Chercheur*.— L'ÉTAT DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE DANS LA PROVINCE DE QUÉBEC, VIII, *Magister*.— LES FEMMES QUI GROGNENT, *Francisque Sarcey*.— LE FEUILLETON, *Léon Rigot*.— UNE POIGNÉE DE VÉRITÉS, *Maurice Vernes*.— L'ÉDUCATION D'UN ENFANT DU PEUPLE, *Proudhon*.— L'ÉGLISE ET LE SAINT-SIÈGE.— CHRONIQUE LITTÉRAIRE : La Littérature et la Mode, *Charles Fuster*.— FEUILLETON, DONATIENNE, (suite et fin) *Réné Bazin*.

LE RÉVEIL

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile (franco) à raison de 25 cts. par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal. Le prix dans les débits de journaux est 5 cts. par numéro.

Les abonnements en dehors de Montréal sont payables tous les quatre mois et d'avance. Nous enverrons un numéro échantillon gratuitement à tous ceux qui en feront la demande. Veuillez adresser vos lettres au

Directeur du RÉVEIL, Boite 2184, Montréal.

PRIME A NOS ABONNÉS

Nous continuerons jusqu'au premier avril à donner à tous nos abonnés qui solderont intégralement le prix de l'abonnement jusqu'au premier janvier 1896, une belle prime de DIX morceaux de musique, cinq morceaux de chant et cinq morceaux de piano.

Nous adressons cette semaine des factures à tous ceux de nos abonnés dont l'abonnement est expiré le 1^{er} du présent mois.

A. FILIATRAULT

CONDAMNATION EPISCOPALE

Dimanche dernier est tombée du haut de l'archevêché une condamnation nouvelle sur les journaux que l'on qualifie de mauvais journaux.

Inutile de dire que nous n'avons pas pris pour nous cette condamnation, et qu'elle s'adresse sans doute à ceux des périodiques qui, ayant entrepris de faire de la religion, en font de la mauvaise et violent les notions les plus élémentaires de la charité chrétienne avec un

insuccès financier notoire qui réjouit toutes les âmes droites.

Nous ne croyons pas que le directeur spirituel de l'archidiocèse de Montréal sorte de son rôle au point de s'occuper de feuilles purement séculières, n'ayant aucune prétention dogmatique et s'occupant uniquement des choses de ce bas monde, comme nous le faisons.

La condamnation archiépiscopale a en vue le salut des âmes, c'est-à-dire l'au-delà, et c'est l'au-delà qu'elle vise, au-delà dont nous nous reconnaissons indignes de régler les arrangements.

Pour nous, nous nous contentons de nous occuper de la vie de chaque jour; nous ne touchons pas à la religion, nous ne touchons qu'à ses ministres en tant qu'ils touchent à notre bourse et qu'ils touchent nos enfants.

Qu'y a-t-il donc d'extraordinaire à ce qu'il y ait une divergence d'opinion, regrettable certainement, mais, pas extraordinaire, puisque les visées et les buts ne sont pas les mêmes.

Nous sommes entièrement soumis aux dictées de Monseigneur pour ce qui regarde le spirituel de nos lecteurs, et nous sommes les premiers à leur conseiller de suivre pleinement ses avis; pour nous, nous nous réservons le matériel, cette vile matière avec laquelle nous passons notre temps le plus honnêtement et le plus utilement possible sur cette terre.

Notre rôle étant ainsi défini et ainsi tranché, on comprendra avec quelle légèreté d'esprit nous applaudissons aux sages conseils des autorités archiépiscopales à l'adresse des journaux qui s'immisçant dans le rôle réservé au clergé, veulent entraver ses efforts spirituels pour le salut de l'immatériel.

Notre rôle qui consiste à se tenir au terre à terre de l'existence, à surveiller ces pauvres intérêts mondains, qui demandent après tout à être protégés, n'est pas aussi beau que celui des éducateurs spirituels qui accomplissent et comprennent bien leur rôle.

Mais enfin, il faut cependant que les âmes d'élite se dévouent pour s'occuper de ce pauvre nous et le mettre en garde contre les difficultés d'une existence qui a du bon après tout.

La lettre pastorale qui vient d'être lancée est un profond enseignement pour les écrivains spirituels auxquels elle s'adresse.

Ceux qui assument la tâche de disenter devant le peuple les dogmes et les principes de la foi, ceux qui assument, laïques, des fonctions spirituelles ont une grande responsabilité à encourir.

Les pauvres journalistes qui ne s'occupent que de la pauvre guenille qui traîne son existence dans cette

vallée de larmes peuvent errer, car ils n'atteignent que la matière.

Mais le journaliste qui se hûche sur une presse pour régler la morale de ses compatriotes et assumer la tâche de leur enseigner le moyen de conquérir les faveurs célestes, celui-là encourt une responsabilité solennelle qui mérite de lui attirer une étroite surveillance.

Le moment était bien choisi pour rappeler aux feuilles ayant charge d'âmes leurs devoirs envers la religion qu'ils exploitent, sous prétexte de s'en faire les défenseurs.

D'ailleurs, l'honnêteté publique en avait déjà fait bonne justice, bien qu'elle eût changé de nom, de format, de date de publication, de caractère, et d'imprimeur; la feuille pseudo-catholique que Monseigneur voulait viser avait depuis quinze jours déjà succombé sous les sifflets et le mépris public.

C'est une ruine que Monseigneur a condamnée, mais il était bon que la condamnation fut éclatante.

Il est des morts qu'il faut qu'on tue.

DUROC.

AUTREFOIS ET MAINTENANT

LA "MINERVE" ET LES DECRETS

La *Minerve* de nos jours se fait le grand propagateur des décrets pontificaux.

Elle a la primeur des condamnations et des excommunications, et elle le fait cruellement sentir.

Aussi est-il bon de lui rappeler le passé pour lui montrer que son zèle d'aujourd'hui n'est peut-être qu'un profond remords de son indépendance d'autrefois.

Ainsi, nous venons de mettre la main sur une brochure intitulée: *Réfutation de l'écrit de Louis-Joseph Papineau*, par M. Sabrevois de Bleury.

Dans les notes qui émaillent ce travail de *bureaucrate* se trouvent cités plusieurs articles du *Populaire*, l'organe des chouayens.

Voici un passage du *Populaire* du 4 septembre 1837 qui a trait à la façon dont la *Minerve* a reçu le mandement de Mgr. Lartigue, excommuniant les patriotes.

C'est à lire en entier.

Ce qui lui donne un autre piquant, c'est que la *Minerve* reproche à M. Eturier d'avoir eu comme précurseur L. J. Papineau tandis qu'elle l'a eu elle-même comme précurseur, bien longtemps avant lui.

LA MINERVE DECHAINÉE CONTRE LA RELIGION

Ce n'est pas d'aujourd'hui que nous connaissons la haine de la *Minerve* pour notre sainte religion catholique; depuis longtemps, on sait qu'elle est l'ennemi le plus prononcé de tout ce qui est morale. L'attitude qu'elle prit, à l'époque de la discussion du bill des fabriques, n'était qu'un commencement d'exécution des desseins qu'elle a nourris, de tout temps, contre une institution qui maintient les hommes dans la vertu et leur ouvre la voie des félicités futures. La

Minerve est une divinité payenne ; tout ce qui tient à la vérité la blesse, tout ce qui rappelle l'âme à la paix l'obsède, tout ce qui vient du Sauveur l'importune ; elle a entrepris l'œuvre de l'enfer, elle est à la solde du génie du mal, et c'est le Dragon, qu'il foule aux pieds, pour délivrer nos pieux habitants du Démon qui les précipitera dans les flammes éternelles en détruisant leur croyance.

Les mensonges les plus éhontés ne lui coûtent rien, les imputations les plus calomnieuses deviennent ses jonets, les accusations les moins plausibles lui sont familières, alors qu'il s'agit d'attaquer nos ministres les plus respectables. C'est une guerre continuelle qu'elle entreprend contre notre vénérable clergé, et ceux qui ont pu jusqu'à ce jour se faire illusion sur son exécrable but, ne doivent plus douter maintenant qu'il ne tende au renversement de tout l'édifice sur lequel Dieu a fondé l'autorité de son église et l'éternité de ses dogmes.

Que veut la *Minerve* ? Rien autre chose que de voir nos pasteurs évangéliques seconder les projets de désorganisation qu'elle propage avec tant de dévergondage. Elle crie à l'abomination de la désolation contre le prêtre qui rappelle ses ouailles aux devoirs du catholicisme ; mais elle approuverait le prêtre qui trahirait son ministère pour prêcher la révolte, la contrebande et tous les crimes enfantés par l'esprit déréglé de Papineau. Elle trouve que le prêtre intervient dans les affaires publiques, lorsqu'il rappelle ses paroissiens à la paix, au respect envers les autorités constituées, à l'observation des lois du pays ; mais elle ne trouverait point que cette intervention fut dangereuse ni criminelle, si elle avait lieu pour propager la disaffection contre le gouvernement existant, l'admiration envers Papineau, le renversement de l'ordre et la haine contre une certaine portion de nos citoyens.

Les raisonnements les plus faux, les rapports les plus mensongers, sont les armes dont se sert la *Minerve*, et nos excellens habitans peuvent s'y laisser prendre facilement, parce qu'ils ne sont pas toujours capables de distinguer la vérité de l'erreur, au milieu des grands mots de patrie avec lesquels on les endort sur le bord du précipice. Mais il appartient à la presse de les éclairer, et c'est cette mission que nous entreprenons, avec d'autant plus d'ardeur que nous n'appartenons à aucune coterie, que nous sommes entièrement détachés de toute influence religieuse, et que nous nous sommes dévoués, dès l'origine, aux seuls intérêts canadiens.

La *Minerve* semble trouver extraordinaire que le clergé catholique prêche la soumission à un gouvernement protestant, qu'il adresse des vœux au ciel pour la prospérité de ceux qui ne professent point les mêmes dogmes ? Mais a-t-elle oublié que le catholicisme est

la religion de la paix et non celle de la guerre ? A-t-elle oublié que *Jésus-Christ* vint sur la terre pour réédifier et non pour détruire, que toutes ses recommandations sont toutes de charité, d'humanité, et rien de vengeance ou de perturbation ? Ce n'est pas parce que nos prêtres se trouvent sous la domination d'une puissance protestante qu'ils commandent l'obéissance à cette puissance ; ce n'est pas par peur qu'ils prêchent la soumission, ce n'est pas par lâche complaisance qu'ils prient pour la prospérité du chef de l'état ; leur conduite à cet égard leur a été dictée par le Divin Sauveur, et leur fut prescrite de tout temps.

Le clergé, suivant la *Minerve*, ne doit pas intervenir dans les affaires publiques, et certes il n'y intervient point en exhortant ses ouailles à la paix ; autant vaudrait dire que Bossuet et Massillon intervenaient dans les affaires publiques, lorsqu'ils fesaient aux souverains, les plus absolus, ces magnifiques sermons, dans lesquels ils leur indiquaient les moyens les plus humains de gouverner leurs peuples. Le prêtre a reçu la noble mission de rappeler l'homme à la morale, à la vertu, et si l'on voulait circonscrire le cercle dans lequel il lui est permis d'entrer, il faudrait aussi rétrécir les limites de la morale et de la vertu, par conséquent apporter des bornes à des principes qui n'en ont jamais pu avoir.

Tant que le ministère de la religion ne prescrit que la haine du vice, il reste dans la sphère que Dieu lui a donnée ; quand il commande de punir les méchants, il ne sort point de ses justes attributions.

Si la Déesse à la Chouette se contentait de faire de faux raisonnements, on pourrait peut-être lui pardonner et attribuer sa sottise actuelle à l'abjection dans laquelle elle est tombée, par l'ignorance crasse de ceux qui se chargent de la faire parler. Mais elle ajoute, à la honte de ses réflexions saugrenues, le mensonge le plus effronté. Dans l'un de ses articles anti-religieux de jeudi dernier, intitulé : *le clergé et la politique*, on lit ce qui suit :

Une déclaration du 2 août 1717, enregistrée au conseil supérieur, défend de publier au prône les lois de l'état, les actes de justice, etc. **AUSI NE SIED-IL NULLEMENT DE TRAITER DES AFFAIRES SÉCULIÈRES DANS LE LIEU SAINT!!!**

Nos bons habitans, en lisant un semblable paragraphe, ne peuvent-ils point croire à sa vérité ? Et cependant rien n'est plus faux que cette assertion. Le préambule de la déclaration est ainsi conçu :

“ Le feu Roy, notre très-honoré seigneur de Risayeul, voulant procurer que le service divin fut célébré avec toute la décence et la dignité convenable, a dispensé par l'article 32 de son édit du mois d'avril 1695, concernant la juridiction ecclésiastique, les curés, leurs

vicaires et autres ecclésiastiques, de publier au prône et pendant l'office divin, les actes de justice et autres, qui regardent l'intérêt particulier de nos sujets, et par sa déclaration du 16 décembre 1698, il a ordonné que cet article aurait lieu même à l'égard de nos propres affaires."

Et le dispositif de la même déclaration est ainsi libellé.

" Nous avons dit, déclaré et ordonné par ces présentes, signées de notre main, disons, déclarons et ordonnons, voulons et nous plaît, que dans toutes les colonies soumises à notre obéissance, les curés, les vicaires et autres ecclésiastiques réguliers et irréguliers faisant les fonctions curiales, soient dispensés, comme par ces présentes nous les dispensons, de publier aux Prônes, ni pendant l'office divin, les actes de justice et autres qui regardent l'intérêt particulier de nos sujets, ni même ce qui regarde nos propres affaires, excepté cependant l'édit du roi Henry, du mois de février 1556, qui établit la peine de mort contre les femmes qui cachent leur grossesse, et laissent périr leurs enfans, lequel sera tenu selon sa force et teneur et publié de trois mois en trois mois aux Prônes des Messes Paroissiales."

Or, l'édit dispense seulement et ne défend point, comme le prétend la *Minerve*. Ce fatras est rapporté pour arriver à prouver que messire Quevillon, curé de St. Polycarpe, (Rivière à Delisle), eut tort de monter en chair, pour recommander la soumission (ce qui, suivant la *Minerve*, est faire allusion à la politique), et pour annoncer qu'il serait chanté un *Te Deum* en action de grâce pour notre gracieuse souveraine *Victoria lère*! Mais qu'a de commun la déclaration de 1717 avec l'action, toute religieuse, de messire Quevillon? Cette déclaration a été faite pour décharger messieurs les curés d'annonces en dehors de leur ministère, qui devaient être faites à l'avenir par des huissiers, sergens ou notaires. Nous le demanderons à tout homme sensé: serait-ce un huissier, sergent ou notaire qui devrait monter en chair pour annoncer qu'un *Te Deum* serait chanté?

Dans tout cela, il faut voir le désir de pervertir tous les catholiques, de tromper nos crédules habitants, de les animer contre ceux qui doivent les guider dans la vie spirituelle comme dans la vie civile. Si les lecteurs d'un semblable journal ne s'empressent point de le rejeter loin d'eux, ils arriveront bientôt à perdre la foi qui les soutient; oublieront les commandements sacrés d'un Dieu qui est mort pour racheter leurs péchés, et ils perdront à jamais l'espoir de jouir des béatitudes accordées au juste dans la vie future. — *Populaire, 4 septembre 1837.*

CHERCHEUR

L'ETAT DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE DANS LA PROVINCE DE QUEBEC.

VIII

S'il fallait signaler en détail toutes les déféctuosités de notre organisation scolaire, ce travail fournirait la matière d'un gros volume.

Pour terminer cette série d'articles, bornons-nous à attirer l'attention des autorités compétentes, et du public sur les réformes les plus urgentes et les plus praticables, si on veut seulement y mettre un peu de zèle et de dévouement.

1o *L'amélioration de la condition hygiénique des salles de classe.* Pour arriver à ce résultat, il faudrait amender la loi actuelle. Cette loi, assez bonne en théorie, est presque lettre morte dans la pratique. Tout ce qui touche à la question hygiénique devrait être du ressort du Bureau provincial d'Hygiène. Celui-ci devrait avoir l'autorité suffisante pour faire fermer les maisons d'écoles malsaines, et pour déterminer le nombre d'élèves que chaque local peut contenir. Les inspecteurs de l'enseignement devraient être en même temps officiers de santé et faire des rapports *ad hoc* sur toutes les écoles visitées par eux, au Bureau d'Hygiène. Les ordres de celui-ci seraient transmis aux intéressés par le département, de l'Instruction publique.

2o *L'amélioration du sort des institutrices et des institutrices.* Pour cela il faudrait fixer un minimum de salaire, établir un système de promotion, encourager les plus méritants par de grandes récompenses, donner plus de stabilité à la position.

3o *L'établissement d'un bureau central d'examineurs possédant seul le droit d'accorder des brevets de capacité.* Tout le monde sait que l'organisation du bureau d'examineurs est excessivement boiteuse. On accorde à certains endroits des brevets à des personnes qui savent à peine lire et écrire, qui sont incapables de rédiger une simple lettre ou de raisonner un problème d'arithmétique usuel. Les examens, tels qu'il ont lieu aujourd'hui, sont une véritable moquerie, à peu d'exceptions près, et ne servent qu'à tromper le public sur la compétence des candidats.

4o *La réforme des commissions scolaires.* Il est ridicule de confier la gestion des affaires scolaires d'une municipalité à des gens qui ne savent ni lire ni écrire. Nous le demandons à toute personne de bon sens: Comment un homme illettré peut-il juger de la capacité d'un instituteur ou de son succès dans l'enseignement? Comment peut-il veiller à l'exécution de la loi scolaire? Cela est matériellement impossible.

Nous avons démontré que les pouvoirs publics ont le

droit d'intervenir dans l'organisation de l'enseignement. On ne saurait nier au gouvernement le droit de se faire représenter dans chaque commission scolaire. C'est pourquoi un des commissaires d'école devrait être nommé par le département de l'Instruction publique.

50 *Les conférences pédagogiques.* En organisant des conférences, des cours pédagogiques, on donnerait aux fonctionnaires de l'enseignement l'occasion de se mettre au courant des méthodes nouvelles, d'agrandir le cercle de leurs connaissances et d'améliorer leur position.

60 *La réforme du Conseil de l'Instruction publique.* Le conseil du Barreau est composé d'avocats, la chambre des Notaires est composé de notaires, le collège de Médecine est composé de médecins, et cela est juste et raisonnable. Au contraire, le conseil de l'Instruction publique se compose exclusivement de personnes très distinguées, sans doute, mais qui ne s'occupent pas d'enseignement, qui ne mettent jamais le pied dans les écoles et ignorent ce qui s'y passe, qui n'ont pas étudié les questions méthodologiques, qui ne sont pas du métier, enfin. Si ce n'est pas là une anomalie, il est difficile de dire ce que c'est.

Les instituteurs des associations de Montréal et de Québec ont présenté des requêtes aux autorités compétentes pour demander d'être représentés dans le conseil de l'Instruction publique. Réussiront-ils dans leurs démarches? Une demande si juste sera-t-elle entendue? Nous n'en savons rien.

La question hygiénique des écoles prime toutes les autres et demande une attention immédiate et une action énergique.

Faisons ici, comme bouquet de la fin, quelques rapprochements. Voici ce que tout le monde peut constater, en se basant sur les rapports officiels :

La condition sanitaire des pénitenciers, séjour des meurtriers, des incendiaires, des criminels de toute catégorie, est EXCELLENTE. Propreté exquise, régime humanitaire, système de ventilation et de chauffage irréprochable.

Dans les prisons communes où on reçoit les vagabonds, les ivrognes, les prostituées, les dévoyés, les malfaiteurs ordinaires, la situation est un peu moins satisfaisante, toute en étant encore BONNE. Le régime est moins parfait, il y a quelquefois encombrement, on ne donne pas tout à fait les mêmes soins à la précieuse santé de ceux qui sont là, qu'à celle de leurs confrères, d'une catégorie plus élevée... dans la voie du crime. Passons maintenant aux ateliers et aux usines où l'honnête travailleur gagne à la sueur de son front le pain de la famille. La condition hygiénique, sans être aussi pitoyable qu'elle l'était il y a quelques

années, laisse cependant à désirer bien souvent. La note PASSABLE ou MÉDIOCRE serait l'expression de la vérité dans la plupart des cas. Pour le pauvre ouvrier, n'en demandez pas davantage, ce serait le progrès moderne, voyez-vous.

Arrivons aux écoles, et nous voici au bas de l'échelle ; A quel singulier renversement assistons-nous ici ? Nous avons la conviction que si le conseil d'hygiène faisait une inspection de toutes les écoles de la province de Québec, et il préparait une statistique générale basée sur les rapports de cette inspection, il révélerait un état de chose incroyable et honteux. Il trouverait des maisons d'école inhabitables par centaines, il verrait des salles de classe tellement encombrées que les élèves peuvent à peine remuer, où la respiration est impossible, où la frêle constitution des enfants court les plus grands dangers.

N'y a-t-il pas là de quoi faire réfléchir ceux qui ont à cœur le progrès du pays, et le bien-être de l'enfance ?

Ce qu'il y a de plus malheureux dans tout cela, c'est l'indifférence du public pour tout ce qui touche à l'éducation. Et pourtant, c'est une question vitale pour notre nationalité ; elle prive toutes les autres, et nous la posons devant le public. Aux parents de répondre et d'agir. Notre appel sera-t-il entendu ?

MAGISTER

LES FEMMES QUI GROGNENT

Il paraît que tout dernièrement dans une revue américaine le professeur Cyrus Edson a publié sous ce titre une étude curieuse, dont je trouve une amusante analyse dans un recueil qui nous tient au courant des travaux parus dans les publications des deux mondes, la *Revue des revues*.

Il faut croire que le professeur Cyrus Edson a eu le malheur de tomber sur une femme acariâtre, qui lui a rendu la vie insupportable. Car ces réflexions sont d'une rare amertume ; je ne détache de son article que quelques lignes qui donneront une idée du reste.

" L'humeur querelleuse des femmes suffit à faire le malheur de leur mari et de leurs enfants ; c'est là une torture continue devant laquelle pâlissent les supplices les plus cruels que les Chinois se sont ingénies à inventer. Est-ce qu'une femme qui se rend capable de pareils crimes, qui anéantit le moral de petits êtres confiés à ses soins, ne doit pas être en exécution à toute créature pensante ? On s'indigne volontiers contre ceux qui infligent de mauvais traitements aux animaux ; et la loi a élevé ses plus fortes et ses plus solides barrières pour la protection de nos frères inférieurs. Elle est cependant demeurée inactive contre les femmes querelleuses. Et pourtant combien d'en-

fants meurent victimes de ces grondeuses incessantes ? Combien d'autres n'arrivent à l'adolescence qu'avec un système nerveux détruit et une constitution ruinée. . . ."

Voilà qui me semble tout de même un peu exagéré. Quoi ! il y a tant d'enfants que cela qui meurent ou s'atrophient, parce qu'une mère grognait trop souvent après eux. Dans un autre passage le docteur Cyrus Edson conte qu'il a connu des maris qui, sous le coup de ces incessantes querelles, avaient vu leur raison faiblir, et avaient achevé leur misérable existence dans un hôpital de fous :

— Et ce qu'il y a de plus abominable, s'écrie le professeur américain, c'est que l'on plaignait comme de pauvres victimes les femmes qui avaient été leurs bourreaux !

* * *

Je ne sais, mais il me semble qu'en France nous prenons plus doucement les choses. J'ai connu des femmes grondeuses et criardes, qui cherchaient noise à tout le monde et s'en allaient à travers la vie toujours bougonnant et bousculant. Je n'ai jamais vu que personne autour d'elles en soit devenu fou ou en soit mort de chagrin.

Quand on vit avec ces personnes-là, on s'y habitue, comme on se fait au bruit de la rue à Paris. Le premier soir, vous savez, on n'arrive pas à dormir ; le roulement incessant des voitures vous tient éveillé ; huit jours après on n'y pense plus ; on dort à poings fermés, malgré les omnibus qui passent sous les fenêtres et qui ébranlent les vitres, comme l'usinier dort au ronflement de sa forge, et le meunier au tic tac de son moulin.

Vous vous rappelez l'histoire de Socrate, qui s'était si bien fait aux colères de sa femme qu'il lui manquait quelque chose quand sa langue prenait un peu de repos. Vous me direz que Socrate était un grand philosophe et que tout le monde ne peut pas posséder la même égalité d'humeur. Je l'avoue, mais il y a tant d'autres moyens d'échapper à des gronderies dont on connaît l'inanité.

Il est si facile de prendre la porte et de s'en aller se rafraîchir d'une heure de promenade ou d'un tour au cercle, ou d'une visite à un ami. Il est aisé encore d'ouvrir son parapluie sous cette pluie qui tombe, j'entends par là de déployer son journal et de s'y absorber.

Le docteur Cyrus insinue que le seul remède pour un mari, en ces sortes d'affaires, serait de prendre un bâton. . . . Car il n'y a rien de tel que le bâton pour détendre les nerfs de l'homme qui frappe et pour abattre l'humeur grincheuse de la femme qui reçoit les coups.

Est-ce bien vrai ?

* * *

Vous souvient-il de ce vieux fabliau dont nos pères nous ont transmis le souvenir ? Il y était question d'une femme qui, dans un moment d'exaspération, avait traité son mari de pouilleux. Le mari commença par en rire, puis la femme continuant, il se fâcha et la menaça.

— Pouilleux ! répéta-t-elle, pouilleux !

Il court à elle, il la saisit par le cou et serre :

— Pouilleux ! cria-t-elle d'une voix étranglée.

Il la traîne au puits, il l'y jette, il l'y enfonce ; la tête disparaît sous l'eau, mais de ses bras levés au-dessus de l'eau la mégère obstinée fait le geste d'écraser un pou entre deux ongles ; c'est la façon de crier encore, après que la voix lui a été enlevée : Pouilleux ! pouilleux !

Il vaut mieux s'armer de patience que de battre sa femme, ne dût-on pas aller jusqu'à la noyer ; et cette patience n'est pas aussi difficile à garder que veut bien le dire le professeur américain. Je sais une famille où la vieille bonne qui a nourri l'enfant bougonne tout le monde du matin au soir et remplit l'appartement de ses récriminations aigres.

— Allons ! nourrice, lui dit parfois en souriant le maître de la maison, ne me grondez plus.

— Mais je ne grande pas, monsieur.

— Eh bien ! ne grondez plus les autres.

— Mais je ne gronde personne.

— Tant mieux ! nourrice, et continuez.

Et l'on a un bon quart d'heure de tranquillité. C'est toujours ça de gagné.

Oserai-je présenter à M. le professeur Edson une petite observation ? Il parle des femmes qui grognent, comme s'il n'y avait pour grogner que les femmes au monde. Oui, sans doute, il y a des femmes acariâtres et désagréables ; mais croyez-vous qu'il n'y ait pas aussi des hommes nerveux, déséquilibrés, tâtilions et grondeurs ? La différence, c'est que la femme qui grogne s'évapore le plus souvent en plaintes et en cris ; c'est que l'homme qui grogne cogne à moins qu'il ne boude. Il boude, s'il est un monsieur cossu, qui a de l'éducation ; il cogne, s'il n'a d'autre gagne-pain que ses bras de travailleur ; il est insupportable dans l'un et l'autre cas.

* * *

La femme, elle, la pauvre femme, n'a pas la ressource de fuir les tempêtes de cris et de reproches, de s'en aller au cercle, pour y tailler un bac, ou à la brasserie pour y jouer une partie de manille. Il ne lui est pas même permis de dérober son chagrin derrière un journal. Il ne lui reste, comme disent les bonnes gens, que les deux yeux pour pleurer, et elle pleure en

silence, tandis que son maître et seigneur, qui a le foie malade, la poursuit de ses récriminations.

Avez-vous lu *le Lys dans la Vallée*, de Balzac ? Il s'y trouve un personnage de mari toujours inquiet, grincheux et ronchonant qui est la figure la plus curieuse du livre. Comme on conçoit que la femme obligée de vivre en tête-à-tête avec ce fagot d'épines finisse par le prendre en grippe et se jette dans les bras d'un homme qui la console !

Là-dessus, les deux sexes ne se doivent rien ! Je suis très frappé de la haine que semblent marquer pour la femme les écrivains des jeunes écoles. Cette misogynie m'étonne et me chagrine. Si ces messieurs employaient à leur faire la cour le temps qu'ils perdent à écrire contre elles de vaines diatribes, ils auraient plus d'agrément — et nous aussi !

FRANCISQUE SARCEY.

LE FEUILLETON

Je ne peux pas vivre sans lui. . . .

(Pipelet.)

Le feuilleton, que Dumas le père fit génial, que Pons du Terrail fit gigantesque et naïf, reste le maître de la situation : ceux-là vivent qui en usent, ou, plutôt, qui savent en user. Il est un procédé spécial, ou plutôt, une série de procédés. Des délicats s'en sont mêlés, qui ont dû lâcher la Muse, et tripatouiller leur langue au point de patoisier pour les bonnes femmes sans lettres. Toute phrase trop savante est proscrite. Il faut faire une bouillie, assimilable à tous les intellects, avec l'amour, l'adultère, l'honneur, le vice, le devoir, le crime, et même avec la pyrotechnie et la chimie sociale, puisque les bombes jouèrent quelque rôle, ces temps-ci, dans la chronique et le "fait-divers." Chez Corneille nous assistons au duel de la passion et du devoir, et le devoir l'emporte toujours ; dans le feuilleton, non littéraire, mais populaire, nous devons assister au triomphe du bien, à l'apothéose du gendarme, que la Révolution substitua, ainsi que vous savez, au chevalier protecteur des veuves et des orphelins.

* * *

Au fond, cette besogne n'est pas seulement productive : elle est amusante. Quand on a eu le courage de briser définitivement son luth pour ne plus se consacrer qu'au cornet à pistons de la littérature à la ligne, et quand, après avoir eu ce courage, on a la veine d'accaparer un rez-de-chaussée de quotidien, d'y installer tout à fait ses lares, d'y prendre l'air de la maison, et de plaire aux habitués du lieu dont le goût est devenu l'apparente loi de votre esthétique, vous ne vivez plus dans l'aisance banale : vous devenez presque riche.

Naturellement, les heureux qui réussissent dans ce sport sont l'objet de toutes les jalousies. Je crois qu'ils s'en moquent, et qu'ils passent. On dit d'eux qu'ils font faire leurs lignes par des bacheliers faméliques, et qu'ils font travailler dans les prisons.

On est excessif. Qu'ils aient des collaborateurs, cela se peut. Tous les romanciers qui ont perpétré de longues œuvres ont pris des aides. Celui qui restera le type du créateur vigoureux, et que Michelet appela dans son émerveillement, une des forces de la Nature, Dumas, en eut quelques-uns ; je me rappelle certaine affaire Fiorentino, à laquelle mon père fut mêlé comme avocat et comme conseil, et qui révéla des choses piquantes. Ces collaborateurs n'étaient point des médiocres, certes ; mais peu importe leur talent. Le principe est le même.

Quand le grand Dumas agissait ainsi, pourquoi les princes du feuilleton populaire actuel ne procéderaient-ils pas un tantinet comme celui qui fut, et qui reste, le roi du genre ?

* * *

Je connais même un pseudonyme qui couvrit un trio d'auteurs s'attelant à la même machine, s'ingéniant à trouver des trucs inédits, des émotions absolument inattendues. Cela devait avoir cent mille lignes : le traité était signé, virtuel, enregistré. Et ça marchait !

Le bon bourgeois n'a pas idée de ce que doit être une entreprise de cent mille lignes qu'il déguste pendant six mois chaque matin, pour son sol quotidien. C'est pyramidal et herculéen. Faut-il s'étonner que cela soit bien payé ? Voilà des gens qui pourraient faire des lettres, flâner entre deux chroniques, et mener l'agréable vie des poètes aimables à qui l'on reconnaît quelque talent. Ils veulent de l'argent. Ils en gagnent. Ce sont des travailleurs, tout simplement, s'enfermant des semaines entières pour oublier le français qu'ils savent, faire taire le bon sens qu'ils ont, afin de plaire au public qui leur demande des histoires à dormir debout. Que dis-je ? Ils sont plus que laborieux : ils sont héroïques.

Mes trois auteurs ne signaient pas : ils avaient, je vous l'ai dit, un nom à trois, comme la Triplique !

A la fin du deuxième mois, le premier n'en pouvait déjà plus. Le second n'allait guère mieux. Le troisième, robuste, résistait encore ; mais il avait la crampe des écrivains. Le médecin du journal, un excellent homme, conseilla aux deux premiers cinq jours de repos absolu. "N'écrivez plus, ne lisez plus pendant cinq jours. Allez cueillir des morilles à Fontainebleau, ou pêcher des goujons, s'il en est encore, à Poissy. Mais partez ! Votre troisième collaborateur

vous remplacera. A votre retour, il se mettra lui-même au vert !”

Nos deux hommes filèrent dare-dare et disparurent pendant cinq jours.

Le troisième, au bout de vingt-quatre heures, ne comprenait plus rien à l'intrigue. Sans le secrétaire de la rédaction, qui veillait au grain, l'œil inquiet, il eût fait revivre un chenapan, tué cinq chapitres auparavant, et disparu au fin fond des catacombes : car il y avait des catacombes dans l'affaire, de même qu'un magistrat qui tuait ses bornes pour les faire autopsier.

L'infortuné, prévoyant qu'il lui faudrait relire, peut-être, trente mille lignes, pour ne plus commettre d'impair, avait la face hagarde du condamné attendant Deibler. Il faisait peine à voir.

* *

Le salut apparut sous les traits d'un vaudevilliste boulevardier, jeune, retors, plein de ressources, une manière de pince-sans-rire au monocle impertinent, mais bon garçon, au fond, comme tout ceux dont le scepticisme superficiel cache une véritable compassion pour les choses.

— Voyons ? Qu'est-ce qu'il faut ? Attendre qu'ils reviennent, n'est-ce pas ? Créons une incidence ! Il faut planter dans le récit une parenthèse providentielle qui fasse haleter l'abonné, pour que tes deux collaborateurs aient le temps de se remonter en phosphore . . . Hein ? C'est-il ça ?

— Parfaitement !

— Eh bien, dors tranquille, mon fils, et va te promener !

Lors, le sauveur, jetant un coup d'œil investigateur sur le feuilleton de la veille, comprit, sans étonnement, — rien ne l'étonnait, — que l'action se passait, en ce moment-là, au Gabon, où l'un des héros aimait éperdûment une jeune blanche.

En une seconde, le vaudevilliste saisit le joint.

Il fallait trois jours d'émotions incidentes ?

On les eut.

Durant trois jours, l'abonné ahuri apprit, non sans frémir, que pendant une promenade aux alentours de la factorerie qu'ils habitaient, les deux jeunes gens s'étaient perdus dans une forêt. Description de la flore tropicale. Combats avec la faune susdite. Puis un orang-outang avait étourdi le jeune homme d'un coup de matraque et avait emporté la jeune fille dans sa hutte, — et le poète ne disait pas incorrectement dans sa hutte, mais dessus, car ces affreux anthropoïdes logent toujours sur le toit de leur immeuble : ça remplace le sommier.

La jeune fille, soudain hallucinée, regarda son ravisseur avec ses yeux écarquillés, et comme dans une vision, lui chanta le grand air de la *Traviata* ! . . .

Ce n'est pas poli pour la musique italienne ; mais l'orang, en proie à des sentiments indescriptibles, se sauva immédiatement au fond des bois, et il est probable qu'il n'en serait pas revenu, même avec le son du cor, que de Vigny déclare prodigieux dans ce . . . décor.

* *

Cela dura le temps voulu.

Je ne vous ai donné du chef-d'œuvre qu'un aperçu très pâle, qu'une analyse succincte. Mais le succès fut grand.

Une vieille fille écrivit pour connaître la taille de l'orang. Une autre réclama des détails plus précis. Une lectrice, d'un âge indéfini, insinua : “ Etes vous bien sûr qu'il s'en alla ?

Ce fut un événement, vous dis-je.

Quand les deux autres revinrent de Fontainebleau, et qu'ils eurent pris connaissance des feuilletons parus ils ne purent s'empêcher de déclarer que leur troisième collaborateur était trop original, quand on le laissait seul.

Mais lui, l'auteur putatif, très digne, et déjà reposé, les fit taire d'un mot :

— Il fallait une incidence. Je l'ai créée, et le public a haleté . . .

— C'est vrai ! murmurèrent les autres, en contemplant le monceau de lettres reçues . . .

Puis, en dessous, ils considérèrent que leur troisième avait du tempérament, et qu'il fallait le ménager.

Or, malgré moi, quand je revois ces choses, je ne puis m'empêcher de me rappeler cette lettre d'Emile Richebourg à Voltaire : “ Le feuilleton populaire est le contrepoison de l'*Encyclopédie* . . . ”

LEON RIGOT.

UNE POIGNEE DE VERITES

La discussion du budget de l'Instruction publique a été ouverte en France il y a quelques jours, par quelques déclarations de la plus haute portée. Bien que ces observations fussent présentées à la tribune par un homme appartenant au parti le plus avancé, bien que leur auteur fût le bouillant député auquel la Chambre avait cru devoir appliquer, il y a quelques semaines, la plus sévère des mesures disciplinaires, il y avait dans la harangue de M. Jaurès tant de conviction et tant d'enthousiasme que la Chambre ne l'a pas seulement subie ou tolérée ; elle l'a couverte de ses applaudissements.

Quant à nous, sans accepter, à aucun titre, la solidarité des doctrines apportées à la tribune par l'éloquent député socialiste, nous devons lui rendre cette justice, qu'il a fait preuve de beaucoup de pénétration

en discernant et en marquant un danger dont beaucoup d'hommes publics prennent trop peu de souci.

Sous prétexte d'apaisement et de tolérance, il est clair que l'on glisse insensiblement à un état d'indifférence sceptique. C'est ce que M. Jaurès a vu et c'est ce qu'il a su dire en termes d'une grande élévation à ceux-là précisément qui avaient le plus besoin de l'entendre.

Il y a visiblement chez un grand nombre de ceux qui ont été les premiers à pousser au développement de l'enseignement populaire un sentiment d'hésitation et de recul. On oublie trop facilement d'où l'on est parti et où l'on se proposait d'arriver. Loin de garder les yeux fixés sur le but, on s'inquiète de tel incident de la route et l'on s'arrange pour tourner avec la plus petite somme possible de peines et d'efforts tel obstacle qui se rencontre sur le chemin sans s'inquiéter si l'on dévie de la ligne droite.

"En ce qui me concerne, a déclaré M. Jaurès, je n'ai aucun parti pris d'offense ou de dédain envers les grandes aspirations religieuses qui, sous la diversité des mythes, des symboles et des dogmes, ont soulevé l'esprit humain. Je ne m'enferme pas non plus, comme beaucoup de nos aînés dans la République, dans ce positivisme mystique d'Auguste Comte ; je comprends les impatiences et les ivresses de pensée des générations nouvelles qui cherchent, par les grandes philosophies de Spinoza et de Hegel, à concilier la conception naturaliste et la conception idéaliste du monde ; et, si je ne souscris pas à ce spiritualisme enfantin et gouvernemental que Cousin, dans sa deuxième manière, avait imposé un moment à l'Université, je n'accepte pas davantage comme une sorte d'évangile définitif ce matérialisme superficiel, qui prétend tout expliquer par cette suprême inconnue, qui s'appelle la matière."

Dans une magnifique figure, M. Jaurès a résumé les considérations si élevées que nous venons de rapporter : "Je crois, Messieurs, que quelques explications mécaniques n'épuisent pas le sens de l'Univers et que le réseau des formules algébriques et des théorèmes abstraits que nous jetons sur le monde, laisse passer la réalité comme les mailles du filet laissent passer le fleuve."

C'est avec une grande satisfaction que nous relevons le jugement équitable et impartial prononcé par l'orateur sur les raisons profondes et l'avenir du sentiment religieux. Nous lui savons gré d'avoir déclaré publiquement qu'il n'avait "jamais cru que les grandes religions humaines fussent l'œuvre d'un calcul ou du charlatanisme." Nous reconnaissons volontiers avec M. Jaurès "qu'elles ont été, à coup sûr, exploitées dans leur développement par les classes et par les castes," mais nous

nous élevons singulièrement au-dessus des banalités d'un voltairianisme académique, tour à tour hypocritement respectueux ou railleur, selon l'endroit et l'auditoire, quand nous voyons l'éloquent avocat du socialisme affirmer que les grandes religions "sont sorties du fond même de l'humanité," que "non seulement elles ont été une phase nécessaire du progrès humain," mais qu'elles "contiennent dans leurs aspirations confuses des pressentiments prodigieux et des appels à l'avenir qui seront peut-être entendus."

"Voilà, à mon sens, a conclu M. Jaurès, dans quel esprit, qui n'est pas l'esprit nouveau, mais l'esprit de la science elle-même depuis un siècle, voilà dans quel esprit doit être abordé par la démocratie le problème de l'éducation."

Il était essentiel aussi de déclarer devant une Chambre trop facilement impressionnable, qu'elle a le dépôt de la plus sacrée des libertés, de la liberté de l'esprit et de la conscience et qu'elle doit le conserver précieusement pour la démocratie contemporaine. Il y a eu là un mouvement de la plus haute éloquence qui a secoué toute l'assemblée.

Il y a là trente lignes que je mettrais volontiers comme correctif auprès des portraits de Bossuet que nous traçant si complaisamment les auteurs de manuels de la littérature française. Je n'hésite pas à dire que, en ce qui touche le fond de la pensée, l'avantage resterait à M. Jaurès, quand il affirme, dans un magnifique langage et avec une conviction communicative, que "ce qu'il faut sauvegarder avant tout, ce qui est le bien estimable conquis par l'homme à travers tous les préjugés, toutes les souffrances et tous les combats, c'est cette idée qu'il n'y a pas de vérité sacrée, c'est-à-dire interdite à la pleine investigation de l'homme ; c'est que ce qu'il y a de plus grand dans le monde, c'est la liberté souveraine de l'esprit ; c'est qu'aucune puissance ou intérieure ou extérieure, aucun pouvoir et aucun dogme ne doit limiter le perpétuel effort et la perpétuelle recherche de la race humaine ; c'est que l'humanité dans l'univers est une grande commission d'enquête, dont aucune intervention gouvernementale, aucune intrigue céleste ou terrestre, ne doit jamais restreindre ou fausser les opérations ; c'est que toute vérité qui ne vient pas de nous est un mensonge."

Au moment où les cercles académiques et universitaires entrent en coquetterie réglée avec la puissance vieille qui est la négation même de la liberté intellectuelle et religieuse, il est bon de voir que, parmi les jeunes hommes, il en est quelques-uns qui se tournent, non du côté du passé pour lui demander ce qu'il n'est plus capable de nous donner, mais du côté de l'avenir.

"Ce qui condamne les néocroyants, a dit très courageusement M. Jaurès, c'est qu'ils ne sont pas des

croyants. Ce qui condamne la combinaison par laquelle une partie de la bourgeoisie effrayée voudrait ramener le pays à l'antique docilité, c'est que cette foi elle-même fait défaut à ceux qui la voudraient rétablir chez les autres."

Espérons que, de la poignée de vérités que M. Jaurès a jeté l'autre jour à la figure de ses collègues et pour lesquelles il a su recueillir leurs applaudissements, il en surnagera quelques-unes, et tout d'abord la nécessité, pour tous les hommes publics, d'une franchise entière, absolue dans toutes les questions qui concernent l'instruction populaire.

MAURICE VERNES.

L'EDUCATION D'UN ENFANT DU PEUPLE

Il y avait en Proudhon, à côté de l'économiste et du politique, que nous n'avons pas à apprécier ici, un écrivain vigoureux et original, auquel on n'a pas toujours rendu assez de justice. On pourra se faire idée de son mérite en ce genre par les pages suivantes, détachées de son grand ouvrage "de la Justice dans la Révolution et dans l'Eglise."

J'ai pu paraître, de douze à vingt ans, un peu farouche : il me sierait, en effaçant ce que la malveillance a mis de fausses couleurs dans le tableau de ma jeunesse, de me poser en philosophe imberbe, fuyant la corruption des villes, et méditant dans la solitude sur les misères de l'humanité !

La vérité m'est beaucoup moins favorable : c'est pour cela qu'elle est plus instructive, et que je tiens à la rétablir.

Jusqu'à douze ans, ma vie s'est passée presque toute aux champs, occupé tantôt de petits travaux rustiques, tantôt à garder les vaches. J'ai été cinq ans bouvier. Je ne connais pas d'existence à la fois plus contemplative et plus réaliste, plus opposée à cet absurde spiritualisme qui fait le fond de l'éducation et de la vie chrétienne, que celle de l'homme des champs. A la ville, je me sentais dépaysé. L'ouvrier n'a rien du campagnard : patois à part, il ne parle pas la même langue, il n'adore pas les mêmes dieux ; on sent qu'il a passé par le polissoir ; il loge entre la caserne et le séminaire, il touche à l'Académie et à l'hôtel de ville. Quel exil pour moi quand il me fallut suivre les classes du collège où je ne vivais plus que par le cerveau, où, entre autres simplicités, on prétendait m'initier à la nature, que je quittais, par des narrations et des thèmes !

Le paysan est le moins romantique, le moins idéaliste des hommes. Plongé dans la réalité, il est l'opposé du dilettante, et ne donnera jamais trente sous du plus magnifique tableau de paysage. Il aime la nature comme l'enfant aime sa nourrice, moins occupé de ses

charmes, dont le sentiment ne lui est pas étranger cependant, que de sa fécondité. Ce n'est pas lui qui tombera en extase devant la campagne de Rome, ses lignes majestueuses et son superbe horizon ; comme le prosaïque Montaigne, il n'en apercevra que le désert, les plaques pestilentielles et la *Malaria*. Il n'imagine pas qu'il existe de poésie et de beauté là où son âme ne découvre que famine, maladie et mort : d'accord en cela avec le chantre des *Géorgiques*, qui, en célébrant la richesse des campagnes, n'imagina pas sans doute, avec les rimeurs efflanqués de notre temps, qu'elle qu'en fût l'élément antipoétique.

Le paysan aime la nature pour ses puissantes mamelles, pour la vie dont elle regorge. Il ne l'effleure pas d'un ceil d'artiste ; il la caresse à pleins bras, comme l'amoureux du Cantique des cantiques, *Veni, et inebriemur uberibus*, il la mange. Lisez Michelet racontant la tournée du paysan, le dimanche, autour de sa terre : quelle jouissance intime ! quels regards ! Il m'a fallu du temps et de l'étude, je l'avoue, pour trouver de l'agrément à ces descriptions de lever et de coucher de soleil, de clairs de lune et des quatre saisons. J'avais vingt-cinq ans que le précepteur d'*Emile*, le prototype du genre, ne me paraissait encore, en ce qui regarde le sentiment de la nature, qu'un maigre fils d'horloger. Ceux qui parlent si bien jouissent peu ; ils ressemblent aux dégustateurs qui, pour apprécier le vin, le prennent dans l'argent et le regardent à travers le cristal.

Quel plaisir autrefois de me rouler dans les hautes herbes, que j'aurais voulu brouter, comme mes vaches ; de courir pieds nus sur les sentiers unis, le long des haies ; d'enfoncer mes jambes, en rechaussant (rebissant) les verts *turquies*, dans la terre profonde et fraîche ! Plus d'une fois, par les chaudes matinées de juin, il m'est arrivé de quitter mes habits et de prendre sur la pelouse un bain de rosée. A peine si je distinguais alors moi du non-moi. Moi, c'était tout ce que je pouvais toucher de la main, atteindre du regard, et qui m'était bon à quelque chose ; non-moi était tout ce qui pouvait nuire ou résister à moi. L'idée de ma personnalité se confondait dans ma tête avec celle de mon bien-être, et je n'avais garde d'aller chercher là dessous la substance inattendue et immatérielle.

Tout le jour, je me remplissais de mûres, de raiponces, de salsifis des prés, de pois verts, de graines de pavots, d'épis de maïs grillés, de baies de toutes sortes, prunelles, bleds, alises, merises, églantines, lambrusques, fruits sauvages ; je me gorgeais de crudités à faire crever un petit bourgeois élevé gentiment et qui ne produisaient d'autre effet sur mon estomac que de me donner le soir un formidable appétit. L'âme nature ne fait mal à ceux qui lui appartiennent.

Hélas ! je ne pourrais plus aujourd'hui faire de ces superbes picorées. Sous prétexte de prévenir les dégâts, l'administration a fait détruire tous les arbres fruitiers des forêts. Un ermite ne trouverait plus sa vie dans nos bois civilisés. Défense aux pauvres gens de ramasser jusqu'aux glands et aux faînes ; défense de couper l'herbe des sentiers pour leurs chèvres. Allez, pauvres, allez en Afrique et dans l'Orégon :

... *Veteres migrate coloni !*

Que d'ondées j'ai essuyées ! Que de fois, trempé jusqu'aux os, j'ai séché mes habits sur mon corps, à la bise ou au soleil ! Que de bains pris à toute heure, l'été dans la rivière, l'hiver dans les sources ! Je grimpais sur les arbres ; je me fourrais dans les cavernes : j'attrapais les grenouilles à la course, les écrevisses dans leurs trous, au risque de rencontrer une affreuse salamandre ; puis je faisais sans désespérer griller ma chasse sur les charbons. Il y a, de l'homme à la bête, à tout ce qui existe, des sympathies et des haines secrètes dont la civilisation ôte le sentiment. J'aimais mes vaches, mais d'une affection inégale ; j'avais des préférences pour une poule, pour un arbre, pour un rocher. On m'avait dit que le lézard est l'ami de l'homme, et je le croyais sincèrement. Mais j'ai toujours fait rude guerre aux serpents, aux crapauds et aux chenilles. *Que m'avaient-ils fait ? Nulle offense.* Je ne sais ; mais l'expérience me les a fait détester toujours davantage.

Aussi comme je pleurais en lisant les adieux de Philoctète, si bien traduit de Sophocle par Fénelon :

“ O jour heureux, douce lumière, tu te montres enfin, après tant d'années ? Je t'obéis, je pars après avoir salué ces lieux. Adieu, cher antre ! adieu, nymphes de ces prés humides ! Je n'entendrai plus le bruit sourd de cette mer. Adieu, rivage, où tant de fois j'ai souffert des injures de l'air ! Adieu, promontoire, ou Echo répéta tant de fois mes gémissément ! Adieu, douces fontaines, qui me fîtes si amères ! Adieu ! ô terre de Lemnos ! laisse-moi partir heureusement, puisque je vais où m'appelle la volonté des Dieux et de mes amis. ”

Ceux qui, n'ayant jamais éprouvé ces illusions puissantes, accusent la superstition des gens de la campagne, me font parfois pitié. J'étais grandet que je croyais encore aux nymphes et aux fées ; et si je ne regrette pas ces croyances, j'ai le droit de me plaindre de la manière dont on me les a fait perdre.

Certes, dans cette vie, toute de spontanéité, je ne songeais guère à l'origine de l'inégalité des fortunes, pas plus qu'aux mystères de la foi. Point de famine, point d'envie. Chez mon père, nous déjounions le matin de bouillie de maïs, appelée *gaules* ; à midi, les pommes de terre ; le soir, la soupe au lard, et cela tout le long de la semaine. En dépit des économistes

qui vantent le régime anglais, nous étions, avec cette alimentation végétale, gros et forts. Savez-vous pourquoi ? C'est que nous respirions l'air de nos champs et que nous vivions du produit de notre culture. Le peuple a le sentiment de cette vérité quand il dit, que l'air de la campagne nourrit le paysan, au lieu que le pain qu'on mange à Paris *n'éteint pas la faim*.

Sans le savoir, et malgré mon baptême, j'étais une sorte de panthéiste pratique. Le panthéisme est la religion des enfants et des sauvages ; c'est la philosophie de tous ceux qui, retenus par l'âge, l'éducation, la langue, dans la vie sensitive, ne sont pas arrivés à l'abstraction et à l'idéal, deux choses que, selon moi, il est bon d'ajourner le plus possible.

Je ne suis donc pas de l'avis de Rousseau, qui, de crainte de superstition, voulant précisément fonder la foi sur le raisonnement et la conscience, défendait de parler de Dieu à son élève avant la vingtième année, puis le livrait à la théologie : excellente méthode pour éterniser la superstition.

Laissez donc les enfants parler à leur aise, tout leur sot, de Dieu, des anges, des âmes, des fées, des griffons, des hercules, comme des rois et des reines ; laissez leur entendement jeter sa gourme.

Pendant le premier âge, les conceptions du mysticisme, si facilement reçues, par l'imagination, servent de supplément et comme de préparation à la raison ; elles forment le premier degré de l'escalier intellectuel.

Sorti des études, j'ai atteint ma vingtième année. Mon père avait perdu son champ ; l'hypothèque l'avait dévoré. Qui sait s'il n'a pas tenu à l'existence d'une bonne institution de crédit foncier que je restasse toute ma vie paysan et conservateur ? Mais le crédit foncier ne fonctionnera d'une manière vigoureuse, que si la Révolution y met la main... Force me fut de prendre un état. Devenu correcteur d'imprimerie, que vouliez-vous que je fisse entre les heures de travail ? La journée était de dix heures. Il m'arrivait quelquefois de lire, dans cet intervalle, en première épreuve, huit feuilles in-12 d'ouvrage de théologie et de dévotion : travail excessif, auquel je dois d'être devenu myope.

Empoisonné de mauvais air de miasmes métalliques, d'émanations humaines ; le cœur affadi d'une lecture insipide, je n'avais rien de plus pressé que d'aller hors de la ville secouer cette infection. Vites-vous jamais paysans sortir de la grand'messe au moment du sermon ? Ainsi je fuyais, à travers champs, cette officine ecclésiastique où s'engloutissait ma jeunesse. Pour avoir l'air plus pur, je *scandaïs*, terme du collège, les hauts monts qui bordent la vallée du Doubs et ne manquaient pas, quand il y avait de l'orage, de m'en donner le spectacle. Blotti dans un trou de rocher,

j'aimais à regarder en face Jupiter fulgurant, *caeli tenentem*, sans le braver ni le craindre.

Croyez-vous que je fusse là en savant ou en artiste ? Pas plus l'un que l'autre. Je ne déciderai point lequel les deux est le plus digne de mon admiration, du peintre qui se fait attacher au grand mât d'un navire pour mieux saisir l'ouragan, ou du physicien qui reconnaît et enchaîne la foudre ; du paysagiste qui me montre sur un mètre carré de toile une vue des Alpes, ou de Sanssure qui calcule, à quelques toises près, la hauteur du Mont-Blanc.

Ce que je sentais dans ma contemplation solitaire, était autre chose. La foudre, me disais-je, et son tonnerre, les vents, les nues, la pluie, c'est encore moi. . . . A Besançon, les bonnes femmes ont l'habitude, quand il éclaire, de se signer. Je croyais trouver la raison de cette pratique pieuse dans le sentiment que j'éprouvais, que toute crise de la nature est un écho de ce qui se passe dans l'âme de l'homme.

Ainsi s'est faite mon éducation, éducation d'un enfant du peuple.

PROUDHON.

L'ÉGLISE ET LE SAINT - SIEGE

Bien des cœurs généreux sont tourmentés par la dualité existant entre les différentes églises qui représentent l'idée religieuse, et les conquêtes de la science et de la pensée modernes. A mesure que ces dernières poursuivaient leur chemin, indépendamment de l'idée religieuse, le manque de celle-ci se faisait cruellement sentir. La science, l'art, ne satisfaisaient plus leurs adeptes ; quelque chose en l'homme protestait, réclamait ; l'être demandait à être complété.

D'abord latent et timide, ce désir de continuation entre la religion et la pensée moderne ne tarda pas à se manifester chez ceux qui avaient éprouvé un vide que ni l'art ni la science ne pouvaient combler. Chez certains ce désir se manifesta par un idéalisme vague, un mysticisme incolore ; chez d'autres, il prit une forme plus concrète et revêtit celle d'une réconciliation possible entre la religion, représentée pour la majorité par l'Église catholique et les penseurs. Mais, après l'étude des obstacles qui empêchaient cette réconciliation on reconnut bientôt que l'Église devait faire des concessions.

M. Henry Bérenger, qui, avec tant d'autres de la génération actuelle, a rêvé le retour à l'idée religieuse, vient de formuler dans la *Revue Bleue* les conditions de l'accord entre l'Église et le Siècle. Le jeune écrivain a pris pour texte le livre de l'abbé Klein, qui est la traduction des conférences de Mgr Ireland : *L'Église et le Siècle*.

M. Bérenger commence ainsi :

L'Église catholique prolonge depuis trois cents ans contre l'esprit moderne une guerre sans merci ni trêve qui a couvert de sang et de ruines la vieille Europe. La Renaissance, la Réforme et la Révolution ont marqué les victoires de l'esprit moderne : la révocation de l'édit de Nantes et la Sainte-Alliance ont marqué les revanches de l'Église. Mais chacun des progrès de la lutte a été pour le catholicisme une décadence. Des nations entières ont rejeté son joug ; d'autres l'ont à demi brisé ; la philosophie et la science ont, loin de son ombre, grandi jusqu'à l'étouffer ; un jour enfin est venu où les monarchies absolues en qui l'Église avait mis sa force l'ont entraînée dans leur chute.

Suit un tableau des résistances du catholicisme contre l'esprit moderne, et de sa lutte contre le siècle, lutte qui eut la France pour principal champ de bataille.

“ Mais ni les hommes ni les dieux eux-mêmes ne peuvent embarrer l'irrésistible. Le catholicisme, frappé de déchéance spirituelle par les penseurs, s'est vu déserté chaque jour davantage par le peuple. Vainement il offrait encore à l'humanité la beauté de son culte, l'encens de ses fêtes et l'éblouissement de ses promesses, le charme était rompu. L'exégèse enlevait à l'Église les philosophes, comme le socialisme lui enlevait les multitudes.”

Cependant, dit ensuite M. Bérenger, notre génération aura vu s'accomplir, entre l'Église et le siècle, un essai de rapprochement qui mérite la considération. L'écrivain fait ici allusion aux efforts de Léon XIII et du cardinal Lavignerie. “ Ce n'est pas de la catholique Europe, c'est de la protestante Amérique qu'est arrivé jusqu'au Saint-Père, ce souffle de rénovation.”

Puis M. Bérenger parle de la résistance du clergé français, des efforts de Lavignerie et des espérances suscitées chez les jeunes prêtres :

“ Tant d'âmes adolescentes qu'opprimaient la vétusté glacée des séminaires, accueillirent d'une frémissante joie la parole qui les lançait vers ce siècle dont elles rêvaient. L'Église de France, attachée à la monarchie comme une vivante au cadavre d'une morte, respira quant furent brisées ses bandelettes vieilles. La nouvelle promotion des séminaires que fascinaient les changements de la science et de la démocratie, aspira à remplir une mission militante.”

M. Bérenger mentionne les disciples des Manning, des Ireland, tels que les abbés Lemire, Joignaux, Klein, etc., et de plus, il se demande si ce bel essai de réconciliation entre l'Église et le siècle aboutira.

Pour cela elle ne devra plus se mettre en hostilité avec le siècle ; mais en accord avec la science :

“ L'astronomie et la philologie, sciences jadis redoutables aux Livres saints, seront approuvées et cultivées par l'Église. Arrière les préjugés du Syllabus et les rigneurs de l'Index !

Si Galilée revenait, l'Église le glorifierait. La scien-

ce fortifie la foi, puisqu'elle éclaire d'un jour plus brillant les miracles divins. Les plus hardies synthèses ne dépassant pas le relatif, accroissent la majesté mystérieuse de l'absolu. Si la science, mieux que les cieux antiques, raconte la gloire de Dieu, l'Eglise accueillera la science en fidèle alliée.

Puis suit un tableau idéal de l'Eglise que M. Bérenger entrevoit ; elle devra accueillir aussi la démocratie, car elle-même est fille des humbles et des petits, c'est des catacombes et des ergastules qu'elle sortit. Elle rendra au peuple ce qui appartient au peuple, elle sera républicaine, cessera d'être intolérante et dogmatique pour arriver au seul dogme de l'âme de l'Eglise, de cette société mystérieuse et sainte à laquelle les incroyants sincères et éclairés, s'ils sont avec Jésus participent eux-mêmes.

Mais, au nouvel idéal, il faut un clergé nouveau. Il faut que la papauté continue sa double évolution du romanisme vers une catholicité plus large, de la diplomatie de cabinet, vers l'apostolat démocratique. Il faut que la hiérarchie se détende et se déroïdisse, il faut que les prêtres quittent l'air des sacristies pour respirer celui des peuples ; il faut enfin qu'à la routine succède l'apostolat, au dédain la sympathie, à l'inquisition la tolérance.

Après ces paroles, M. Bérenger revient au catholicisme américain dont il pense un bien immense, peut-être parce qu'il ne le connaît pas assez. Il se demande si jamais ce catholicisme-là traversera les mers pour s'implanter en Europe, et il s'écrie mélancoliquement :

“ Y a-t-il pour les institutions sociales une Jouvence à ce point libératrice de l'usure antérieure ? Heureux ceux qui le croient !

Pourtant, il veut croire que sur les races neuves d'Amérique, d'Australie et de Russie une religion unique s'étendra.

Admettons donc, dit-il, qu'un catholicisme régénéré s'étende sur nos races neuves, admettons que l'Europe elle-même suive ce mouvement de vie, qu'enfin la petite minorité des réformateurs s'étant infiniment accrue, le passé n'engage plus l'avenir. L'Eglise sera-t-elle l'Eglise ? Un catholicisme qui fera bon marché de la révélation et des dogmes, qui admettra l'exégèse et la critique des textes, qui renoncera à la domination temporelle, ne sera-t-il pas plus réformé que le protestantisme lui-même ?

Si l'Eglise veut vivre avec la science, autrement que par un compromis sans noblesse, il lui faudra renoncer à sa légitimité dogmatique. Et par ailleurs, si elle veut pénétrer intimement la démocratie, il lui faudra s'ouvrir à toutes les âmes qui souffent et qui rêvent. Elle ne sera plus dès lors qu'une grandiose organisation de la morale évangélique.

M. Bérenger termine ensuite son article en assignant

à l'Eglise une grande place dans l'aristocratie intellectuelle de l'avenir. Pour ceux pour lesquels les symboles de la science sont obscurs, et ceux aussi qui ne peuvent avoir accès à l'art, elle sera la grande consolatrice.

Puisse l'Eglise, inspirée par ses nouveaux chefs, débarrassée des entraves usées qui la gênent, rouvrir largement son culte à tous les croyants ! à ce prix seul, elle évitera la ruine qui la menace ; elle ne laissera pas aux seuls savants et aux seuls artistes le ministère périlleux d'entretenir dans l'humanité l'intuition de l'absolu ; elle prendra son rang à côté d'eux dans l'aristocratie spirituelle de l'avenir.

Un de nos confrères rapporte que les poutres de la vieille Sorbonne ont été vendues par un entrepreneur de démolitions à un fabricant de statues religieuses qui les aurait payés fort cher ; un seul lot aurait été payé 30.000 fr.

Après enquête, cette information se trouve être grandement exagérée, sinon tout à fait inexacte. Il se trouve, dit un autre de nos confrères “ qu'un sculpteur sur bois est venu chercher plusieurs lots de vieux chêne ; il avait, paraît-il, l'intention d'en faire un groupe allégorique représentant la “ Mort, ” qu'il destinait à un musée de province.”

Ce renseignement n'est pas non plus tout à fait exact. Le sculpteur sur bois en question est, en effet, le sculpteur Desbois à qui l'Etat a donné la commande en bois de sa statue de “ la Misère, ” exposée au salon du Champ-de-Mars et qui pour l'exécuter s'est rendu acquéreur de poutres de chênes provenant des démolitions de la Sorbonne.

Un mot sur le caveau des grands hommes au Panthéon.

Le tombeau définitif où seront déposées les cendres de Victor Hugo, jusqu'à ce jour exposées dans la bière recouverte de velours noir avec clous d'argent, sur un cénotaphe provisoire, est à peu près terminé.

Le ministère des beaux-arts avait prévenu récemment la famille de Victor-Hugo qu'il était à sa disposition pour la translation retardée depuis si longtemps et la cérémonie était fixée à la semaine dernière, quand la mort subite d'Auguste Vacquerie la fit ajourner à une date prochaine.

C'est le seul des derniers devoirs qu'Auguste Vacquerie n'aura pu rendre, et faute d'une survie de quelques jours à peine, au grand poète dont le génie et la gloire l'eurent jusqu'à la fin pour desservant d'inaltérable admiration.

HUMBLE AMOUR

DONATIENNE

PAR

RENE BAZIN

V

— Mère Le Clech, j'ai travaillé si dur pour elle que mes mains ne sont qu'une pluie.

— Si vous l'aviez habillée comme au temps de sa jeunesse !

— Je l'ai vêtue comme je pouvais. Je l'ai aimée de toute mon âme.

— Si vous ne lui aviez pas donné trois enfants, vrai fils de misère, que vous ne pouviez pas élever ! Croyez-vous qu'elle ait envie de revenir ? Elle suit ce qui l'attend.

— Non, elle ne le sait pas ! fit Louarn en se levant, et en posant sur la table la tranche de pain qu'il avait à peine mordue. Le pain que vous donnez ici se paie trop cher : je n'en mangerai plus. Je quitterai le pays !

Le vieux Le Clech, qui avait continué d'appâter ses lignes, sans avoir l'air de prêter attention aux paroles échangées près de lui, secoua la tête à ce mot de départ comme pour dire : "A quoi bon, pour un chagrin de femme, quitter le pays de Bretagne ?" Sa femme aussi était devenue toute pâle. Pour tous deux, la douleur que prenait cette forme violente devenait digne d'une sorte de respect. Ils attendirent les mots de Louarn comme un oracle.

Jean Louarn regarda un moment le coin de la chambre où il se rappelait avoir vu le lit de Donatienne, quand il arrivait, le dimanche, pour "causer" avec elle. Puis il dit :

— Avant qu'il soit cette heure-ci, demain, je serai parti de Ros Grigon. J'emmènerai Noémi, Lucienne et Johel. Et plus jamais vous ne nous reverrez !

Le rouleau de lignes tomba, et les plombs, rencontrant le sol, rendirent un petit son mort. Il y eut un silence. Tous trois semblaient se pénétrer de ce destin comme d'une chose inéluctable. Le Clech, qui n'avait point encore parlé, dit seulement, sans changer de place :

— Puisque tu ne reviendras pas, Louarn, tu pouvais au moins manger mon pain. C'était de bon cœur.

— J'aurais même du cidre nouveau, dit la voix calmée de la femme.

Mais Jean Louarn, sans rien répondre, enfonça son chapeau sur sa tête, et prit la porte.

Il laissait là des souvenirs d'amour jeune et partagé, et il ne se retourna pas.

Le vieux, qui s'était avancé jusqu'à un pas au delà du seuil, parut songer à des choses profondes. Puis l'éclair de la vie reparut dans ses yeux roux : il venait d'entendre le clapotis de la marée sur les deux rives de l'Urne, et de sentir l'odeur des goémons, que le vent amenait avec le flux, des grèves du Roselier, d'Yffiniac et des Guettes.

VI

Les cloches sonnaient dans l'air rasséréiné, pâli par les pluies récentes. Les gens de Plœuc, massés par groupes autour des portes de l'église, causaient bruyamment au sortir de la grand'messe. Quelques filles de service, attendues par leurs maîtresses, des mères se hâtant pour relever de faction l'homme qui gardait les enfants se répandaient déjà par les rues et les routes. C'était un bruit de sabots, de portes qui s'ouvraient, de voix traînantes, de rires furtifs, qui se fondaient ou s'en allaient avec les volées de cloche. Louarn en eut peur. Il tourna autour des maisons, à l'orient, tout honteux de ses habits tachés de boue, de ses bottes couleur de terre, et de la pauvre mine lamentable qu'il se sentait. En se pressant, il put arriver, sans presque rencontrer personne, jusqu'à l'entrée de la route qui va de Plœuc à Moncoutour. Là, il monta quatre marches qui coupaient un mur de jardin, longea un bout de charnille, et, sans frapper, pénétra dans la salle à manger de l'abbé Hourtier, un ancien recteur de la côte, taillé comme ces rochers auxquels on trouve des ressemblances d'homme, et retiré en la paroisse de Plœuc. L'abbé venait de chanter la messe, et se reposait, assis sur une chaise de paille, les coudes appuyés sur la table, en face de son couvert préparé pour midi. Le plein jour de la fenêtre eût aveuglé d'autres yeux que les siens, des yeux de pêcheur d'une clarté d'eau de mer, sous des paupières lasses de s'ouvrir. Quand Louarn fut assis près de lui, on eût pu voir que ces deux hommes étaient de même taille, de même race, et presque de même âme.

Ils s'aimaient depuis longtemps, et se saluaient dans les chemins, sans se parler. L'abbé ne fut donc pas surpris que Louarn vint lui confier sa peine. Il en avait tant écouté et tant consolé de ces malheurs, — deuils de maris ou de femmes, abandons, morts précoces d'enfants, disparitions d'équipages engloutis avec les navires, ruines de fortunes, ruines d'amitié, ruines d'amour, — qu'il en était resté, au fond de son regard clair, une nuance de compassion qui ne s'effaçait jamais, même devant les heureux. Jean Louarn sentit cette pitié du regard se poser sur lui, comme un baume.

— Jean, dit l'abbé, tu n'as pas besoin de raconter... ça remue le chagrin. Ne raconte rien, va ! Je sais tout.

— Moi, Je ne sais pas tout, fit le closier, et je suis si malheureux ! Je souffre, tenez, comme celui qui est là en croix !

D'un geste de la tête, il montrait le petit crucifix de plâtre, pendu près de la fenêtre, unique ornement de la salle toute blanche et toute nue.

M. Hourtier considéra l'image avec le même air de compassion grandissante, et dit :

— Ce n'est tout de lui ressembler par la douleur, mon pauvre Louarn. Lui ressembles-tu par le pardon ?

— Je n'ose le dire. Qu'a-t-elle fait pour que je lui pardonne ?

— Que faisons-nous nous-mêmes, mon ami ? Rien que d'être faibles et prompts au mal. Ah ! les pauvres filles de chez nous qui s'en vont à vingt ans nourrir les enfants des autres ! Ce n'est pas pour te faire de la peine que je te parle ainsi. Jean Louarn, mais j'ai toujours pensé qu'il n'y avait point de misère comparable à

celle-là. Quand je vois des maisons comme la tienne, où le mari et les enfants sont seuls, en vérité, je te le dis, ma plus grande pitié est pour la femme qui est partie.

— Et nous ! dit Louarn.

— Vous autres, vous restez sur la terre de Bretagne, dans des maisons qui vous gardent, et vous avez encore quelqu'un à aimer près de vous. Tu avais Noémi, tu avais Lucienne, tu avais Johel, tu avais tes champs où poussait ton pain. Elle a été séparée de tout, en un moment, et jetée là-bas... Si tu semais une poignée de grains de blé noir dans ta lande, Jean Louarn, leur en voudrais-tu de dépirer ? Je suis sûr qu'elle a lutté, ta Donatienne, je suis sûr qu'elle a été entraînée parce qu'elle a manqué de ton appui, et que tout le mal de la vie était nouveau pour elle... Si elle revenait...

Le closier fit un grand effort pour répondre, et deux larmes, les premières, montèrent au bord de ses yeux.

— Non, dit-il, elle ne reviendrait pas pour moi. Je l'ai suppliée. Elle aime mieux me laisser vendre !

— Louarn, dit doucement l'abbé, c'est une mère aussi. Peut-être qu'un jour... Je lui écrirai... J'essayerai... Je te le promets.

— Dans ma peine, reprit Louarn, il m'est arrivé de penser qu'elle reviendrait à cause d'eux. Elle les a toujours aimés mieux que moi. Seulement, nous serons loin.

— Où vas-tu ?

L'homme étendit son bras vers la fenêtre.

— En Vendée, monsieur Hourtier. Il paraît qu'il y a du travail pour les pauvres, quand c'est le temps d'arracher les pommes de terre. Je vais en Vendée.

Le geste vague montrait tout l'horizon. Pour Louarn, et pour beaucoup de Bretons comme lui, la Vendée, c'était le reste de la France, le pays qui s'ouvre à l'est de la Bretagne.

— On ne saura pas où t'écrire, alors, si elle revient.

Un sourire triste, une sorte d'expression enfantine passa sur le visage douloureux du closier.

— Voilà, justement, fit Louarn. J'ai son portrait, que je n'ai pas voulu leur laisser. Je ne peux pas l'emporter non plus : il se casserait dans la route. J'ai songé que vous le garderiez, vous. Les lettres que vous recevrez d'elle, vous les mettriez derrière, jusqu'à ce que j'écrive. Si elle revient, elle trouvera au moins quelque chose de chez elle encore.

Il s'était approché de la cheminée. Il avait pris dans sa poche le petit cadre couleur d'écaïlle, et posé debout, sur la tablette, la photographie de sa femme au lendemain des noces.

Sa rude main, centurée de cicatrices, essaya de se glisser dans l'angle que le petit cadre formait avec le mur.

— C'est là que vous les mettez, dit-il, derrière l'image.

L'abbé Hourtier était debout, aussi grand que Louarn et plus large d'épaules. Ces deux géants, durs à la peine, attendris l'un par l'autre, s'embrassèrent un moment, comme s'ils luttèrent.

— Je te promets tout, dit gravement l'abbé.

Beaucoup de choses qu'ils n'avaient point dites avaient dû être comprises et convenues d'âme à âme. Ils n'échangèrent plus une parole, et se quittèrent dans

le jardin, aussi impassibles de visage qu'ils eussent été deux passants de la vie, sans souvenirs et sans lien.

VII

Le lendemain, dans le rayonnement pâle de l'aube, à l'heure où les premiers volets s'ouvrent au pépiement des moineaux, un homme traversait Plœuc pour prendre la route de Moncontour. C'était Louarn, dont les meubles avaient été vendus la veille. Il était parti de Ros Grignon avant même d'avoir pu regarder une dernière fois ses pommiers, sa lande et la forêt. Il emportait avec lui tout ce qui lui restait au monde. Noémi marchait à sa gauche avec un menu paquet noué au coude. Lui, tirait une petite charrette de bois où étaient couchés, face à face, et endormis tous les deux, Lucienne et Johel. Entre eux, était posé un panier noir qui avait appartenu à Donatienne. Par derrière, le manche d'une pelle dépassait le dossier de la voiture, et tressautait à tous les heurts du chemin.

Beaucoup des habitants du bourg n'étaient pas encore éveillés. Ceux qui se penchaient au-dessus des demi-portes basses ne riaient plus et se taisaient, parce que le malheur accompagnait et grandissait le pauvre closier.

Louarn ne se cachait plus. Il commençait à suivre à route inconnue, sans but, sans retour probable. Il devenait l'errant à qui personne ne s'attache, et pour qui personne ne répond. Mais la pitié des anciens témoins lui était maintenant acquise.

Quand il eut dépassé l'angle de la place où se trouvait la boulangerie, une femme toute jeune, qui s'approcha de la charrette sans rien dire, et plaça un gros pain entre les deux enfants. Louarn sentit peut-être qu'il en avait un peu plus lourd à tirer, mais il ne se retourna.

A cent mètres de là, sur le chemin qui sortait de Plœuc, une autre personne encore attendait le passage de Louarn. Celui-ci longe le mur du jardin, sans lever les yeux. Tant que l'on put entendre le pas régulier de l'homme et le grincement des roues de bois, la grande ombre qui se dessinait entre les murs et la charmille demeura immobile. Mais lorsque le groupe des voyageurs, diminué par la distance et à demi caché par les haies, fut tout près de disparaître, l'abbé Hourtier, songeant aux inconnus qui avaient perdu Donatienne, au monde lointain de petits ou de grands qui avaient fait le malheur de Louarn, leva le poing, comme pour maudire, vers le soleil qui rougeoyait dans les basses branches de ses lilas... puis il se souvint de ce qu'il avait dit la veille, et le geste de son bras s'acheva en une bénédiction pour ceux qui s'en allaient.

L'homme s'était effacé derrière les arbres. La joie des matins purs chantait sur le pays de Plœuc. La Bretagne n'avait qu'un pauvre de moins. A présent, c'est un sans-travail. J'ai dit comment le malheur lui vint. Si vous le rencontrez, ayez pitié !

FIN

RENÉ BAZIN.

Au premier rang pour y rester !

Il y a plusieurs bonnes choses dans les différents genres de clavigraphes, mais cependant pour la facilité d'opération, la perfection de l'alignement, la simplicité de construction, les qualités de durée, le MEILLEUR de tous est sans contredit

Le "Calligraph"

Il n'a pas de supérieur, ni même d'égal.

On enverra un catalogue décrivant le Calligraph et les finitions qui s'y rattachent sur demande.

THE AMERICAN WRITING MACHINE CO.

HARTFORD, CONN., E.-U.

MORTON, PHILLIPS & CIE,

AGENTS POUR LA PROVINCE DE QUEBEC ET L'EST D'ONTARIO.

MONTREAL.

'North British & Mercantile'

CIE D'ASSURANCE CONTRE LE FEU ET SUR LA VIE.

CAPITAL.....	\$15,000,000
FONDS INVESTIS.....	53,053,710
FONDS INVESTIS EN CANADA.....	5,200,000
REVENU ANNUEL.....	12,500,000

Directeur-Gérant :—THOMAS DAVIDSON, Ecr.

DIRECTEURS ORDINAIRES :

W. W. Ogilvie ; A. MacNider, Ecr., Banque de Montréal ; Henri Barbeau, gérant général Banque d'Épargne de la cité.

La Compagnie, étant la plus forte et la plus puissante qui existe, offre à ses assurés une sécurité absolue, et en cas de feu un règlement prompt et libéral. Risques contre le Feu et sur la Vie acceptés aux taux les plus modérés.

BUREAU PRINCIPAL EN CANADA,

78 St-Francois-Xavier, Montreal.

GUSTAVE FAUTEUX,

TELEPHONE BELL No. 318.

Agent pour Montréal et les environs.

Imprime par la Compagnie d'Imprimerie Desaulniers, et publié par Aristide Filiatreault au No. 22 rue Saint-Gabriel, Montréal.

BURROUGHS & BURROUGHS,

AVOCATS

Chambres 613 et 614 Bâtisse de la New York Life, 11 Place d'Armes, Montréal.

Téléphone 1521

Chas. S. Burroughs W Herbert Burroughs.

ARTHUR GLOBENSKY

AVOCAT.

"N. Y. L. B." Chambres 316 et 317.

J. A. DROUIN

AVOCA.

Bâtisse de l'Assurance "New York Life" 11 PLACE D'ARMES, Chambres 316 et 317. Telephone 2243.

EDEN MUSEE

ET THEATRE

Edifice du Monument National
Le Seul Théâtre Français à 10c.
4 REPRESENTATIONS Par Jour
2.15, 4.00, 8.00, 9.15 hrs.

AU THEATRE

CHANSONNETTES, ROMANSES,
DANSES, AROBATES,
COMÉDIE ET OPÉRETTES.

AU MUSEE

MERCIER sur son LIT de MORT

100 Figure de cire, Léon XIII.
NOUVEAUTÉS CHAQUE SEMAINE.

Entrée du Musée - 10c.

Entrée du Théâtre - 10c.

Sièges réservés, 5c. ext.

Le Musée sera ouvert le DIMANCHE de 1 heure à 10 heures du soir.

JACQ. VANPOUCKE

PROFESSEUR DE

Clarinette et de Solfège,

221—RUE CRAIG—221

Journal illustré des Dames, le plus beau et le plus complet. Le seul au monde publiant 100 gravures par an.

50 OUVRAGES
D'AGREMENT
divisés comme suit :
10 costumes dames,
5 véron, d'été,
8 modèles de chapeaux,
4 toilettes soirées,
20 corsages, jupe-
initiales, fleurs,
et patrons.

LA SAISON public, en outre des chroniques de la MODE et des descriptions des gravures, un ravissant roman, très moral, illustré de beaux dessins dans le texte. N° spécimen gratis.— Abonnements :
3 mois 50c
6 " 90c
12 " 1.80

Agents à Montréal,
LS. JOS. TARTTE & FRERE,
164 et 166 RUE NOTRE-DAME,
MONTREAL.
BOITE 274.



POUR RELIER LES FASCICULES
"NAPOLÉON"

Nous avons fait faire une étampe toute spéciale ; ceux qui ont l'intention de faire relier leurs fascicules feraient bien de venir voir un échantillon de notre reliure à nos bureaux, ou demander notre agent qui irait le leur montrer.

JOHN LOVELL & FILS
23 Rue Saint-Nicolas.